

# **Conférence sur les cercles fribourgeois**

**donnée le mercredi 24 août 2016**

**devant le Rotary Club de Fribourg- Sarine, à La Grenette**

Monsieur le Président, Messieurs,

Vous le savez sans doute, le terme de « cercle » est l'équivalent français de celui de « club », mot anglais attesté dès le début du 18<sup>e</sup> siècle. Ainsi, pour prendre un exemple, c'est un « gentleman's club » d'aristocrates londoniens de haute volée qui, en 1717, donne naissance à la franc-maçonnerie moderne, fondée sur les idées de liberté, d'égalité et de fraternité. Ce triptyque idéologique sera repris en 1789 par les acteurs de la Révolution française pour former la devise bien connue.

Précisons que, en tant que club, nos lords anglais de 1717 – ils sont quatre en tout et pour tout - ne fondent pas une religion, mais un courant de pensée qui va irriguer tout le siècle des Lumières, y compris en Suisse et... à Fribourg où deux loges maçonniques seront fondées bien avant la Révolution française. Mais, originalité, ce courant de pensée européen s'accompagne d'un rituel d'initiation et d'un serment qui lui confèrent un caractère secret sinon ésotérique.

Le terme de « club » est adopté par la langue de Voltaire dès 1789 et prend une forte connotation politique. Ainsi naît le Club breton, qui devient bientôt le célèbre Club des Jacobins, avec ses grands orateurs que sont Mirabeau, Danton et Robespierre.

Fait peu connu, le premier club fribourgeois est fondé à Paris en 1790 par l'avocat Castella, gruérien rescapé de l'insurrection Chenaux de 1781 et réfugié à Paris avec d'autres amis fribourgeois. Ce club fribourgeois prend le nom de Club helvétique, car il compte aussi des Vaudois. Le Club helvétique chante les louanges de la Révolution française et en ténorise en Suisse les grandes idées de liberté, d'égalité et de fraternité. Mais il est éphémère et disparaît dès 1791 dans la tourmente révolutionnaire.

En 1798 éclate la Révolution helvétique, fille de la Révolution française. Castella rentre en Suisse et devient sous-préfet de Gruyères. Mais, à ce moment-là, personne en Suisse ne parle plus de clubs. Pourquoi ? Parce que le mot de « club » a été discrédité en France

par la Terreur, dont Robespierre, leader jacobin, a été l'un des principaux artisans avant de mourir lui-même sous la guillotine en 1794.

Venons-en au mot de « cercle ». Le premier à voir le jour à Fribourg est le **Cercle de la Grande Société**. Fondé en 1802, sous la République helvétique mais en opposition à elle, il groupe la fine fleur de l'aristocratie locale, en tête de laquelle les familles patriciennes de la noblesse qualifiée, dominée alors par les d'Affry et les Diesbach. Louis d'Affry, né à Fribourg en 1743 mais élevé à Versailles sous Louis XV et XVI, est général de l'armée française. C'est aussi et surtout un diplomate qui s'est formé à l'école de son père, haut dignitaire suisse de Versailles. Lors de la chute de la République helvétique et de son remplacement par le régime fédéral de la Médiation en 1803, d'Affry est nommé landamman de la Suisse par Bonaparte, Premier Consul de la République française et futur empereur sous le nom de Napoléon.

Il faut le rappeler, l'an 1803 est une grande date de l'histoire de Fribourg : c'est alors que la ville des Zaehringen est capitale – pour un an - de la Suisse nouvelle des XIX Cantons. D'Affry est à la fois landamman de la Suisse et avoyer-président du canton souverain de Fribourg. Fribourg abrite la Diète fédérale qui siège en ses murs de juillet à septembre 1803. Le Cercle de la Grande Société, dite aussi « La Grande », brille de tous ses feux : dans les salons feutrés de la Grand-Rue, il multiplie les réceptions et les bals. Son président-fondateur porte une double casquette : celle de chef de l'Etat fédéral et de l'Etat cantonal. Grâce au prestige et au savoir-faire du respecté et incontournable d'Affry, la Suisse vit en paix dans l'Europe en guerre, comme elle le sera durant les deux guerres mondiales du 20<sup>e</sup> s.

Pour apprécier ce bienfait à l'époque belliqueuse dominée par Napoléon, il faut se rappeler qu'en 1799, la Suisse a été champ de bataille de l'Europe entre l'armée française d'une part, armées autrichienne et russe d'autre part. Il faut se rappeler aussi qu'en 1802, la guerre civile divisait la Suisse et que deux armées suisses s'affrontaient sur le Plateau, notamment à la bataille de Faoug dans le Nord vaudois. L'armée officielle du régime centralisé de la République Helvétique affrontait celle, dissidente, formée par le camp rebelle des fédéralistes.

C'est alors que le Premier Consul Bonaparte, sollicité par les deux camps, propose sa médiation armée. Celle-ci est acceptée et les hostilités militaires cessent. Sur le plan diplomatique, la médiation française porte le nom de Consulta, terme corse cher à Bonaparte. Elle se tient à Paris de novembre 1802 à février 1803. D'Affry y représente le canton de Fribourg. Au terme de longues négociations avec ses interlocuteurs suisses, le Médiateur met sur pied l'Acte de Médiation de 1803 et nomme d'Affry landamman de la nouvelle Confédération. Une Suisse nouvelle, fédérale, celle des XIX Cantons, est née. Elle vit dix ans de paix qu'elle met à profit pour se redresser et se moderniser économiquement, alors que l'Europe est à feu et à sang.

En 1810, lors d'une mission fédérale à Paris, l'éminent Fribourgeois est reçu par l'empereur Napoléon, qui vient d'épouser Marie-Louise, fille de l'empereur d'Autriche. Détail important : Napoléon, le maître de l'Europe, porte aussi le titre de Médiateur de la Confédération suisse. C'est lui qui décerne à d'Affry le titre de Commandeur de la Légion d'honneur.

Ainsi décoré, Louis d'Affry, de retour à Fribourg, meurt subitement dans les bras de sa chère épouse, une Diesbach. Il avait 67 ans. Des funérailles nationales honorent sa dépouille. Son tombeau décore le couvent des Cordeliers. Le Père gardien du couvent n'est autre que le célèbre Père Girard. C'est lui qui, en la Collégiale St-Nicolas, devant toute la classe politique suisse, prononce l'oraison funèbre du grand homme.

Grégoire Girard, éducateur célèbre et ami de Pestalozzi, meurt à son tour en 1850 et, dix ans plus tard, son beau monument est inauguré à la Place des Ormeaux. Il y est toujours. Sachons que la réputation internationale de pédagogue dont a joui le Père Girard a valu aussi à cet ami de d'Affry la croix de la Légion d'honneur. C'est le roi des Français Louis-Philippe qui lui a décerné cette haute distinction en 1840.

Ami du fondateur du Cercle de la Grande Société, Girard passe pour un libéral. C'est pourquoi ce remarquable éducateur, partisan de l'école pour tous, y compris des filles et des pauvres, est également admiré des membres d'un autre cercle : **le Cercle littéraire et de commerce.**

Fondé, selon la tradition, en 1816, soit 14 ans après le Cercle de la Grande Société, ce nouveau club recrute ses membres dans le milieu nombreux des classes moyennes de la

ville, celles des arts et métiers et des professions libérales principalement. La progéniture de cette importante couche sociale fréquente l'école primaire dont Girard est à la fois le maître et le préfet.

Les élèves adorent cet enseignant qui sait leur parler, attirer et retenir leur attention, et surtout qui excelle à leur inculquer le savoir nécessaire à la vie. Girard a un secret : le maître doit aimer ses élèves pour être aimé d'eux ; il doit les aimer comme une mère aime ses propres enfants.

En cela, Girard est disciple et ami de Pestalozzi. Le Zurichois, fondateur du célèbre Institut d'Yverdon, est accueilli à Fribourg par Girard. Tous deux font face à l'adversité de la droite autoritaire qui sévit en Suisse comme à Fribourg, une droite antilibérale, antidémocratique et anti-droits-de-l'homme, partisane de l'enseignement dogmatique – apprendre sans comprendre - et des méthodes rigides de discipline, familière des punitions corporelles, gifles, verge, trique et cachot. Pestalozzi et Girard dénoncent de tels procédés, selon eux contre-productifs car méprisants pour l'enfant. Méprisé, comment l'enfant aimera-t-il l'école ? De tout cela, les amis et partisans de Girard discutent au Cercle littéraire et de commerce.

En 1841, un troisième cercle prend naissance : **le Cercle de l'Union**. Fondé par le très conservateur Louis Fournier, président théocrate du Conseil d'Etat sous le nom d'« avoyer », son objet est le suivant, je cite :

*« offrir un lieu de réunion et de récréation aux fondateurs ainsi qu'à leurs amis qui voudront y entrer (...) »*

Sous cette avenante formule apparemment apolitique, Fournier cache un dessein précis, sous-jacent dans le nom même du cercle : l'union. Cet homme qui ne manque pas d'habileté nourrit l'ambition de faire de son cercle un centre de ralliement par-dessus les clivages socio-professionnels, mieux de maintenir la concorde civique menacée par les luttes politiques chaque jour plus vives dont la capitale cantonale est le théâtre.

Or, c'est en 1841, l'année même de son accession à la charge suprême d'avoyer, qu'il fonde son propre club. La prétendue neutralité de Fournier est un leurre. Le cercle de l'Union prend place, en fait, dans son programme politique. Avec l'appui moral des

jésuites de retour dans la ville de Canisius depuis 1818, le leader de l'extrême droite fribourgeoise honnit le libéralisme et la démocratie.

En d'autres mots, Fournier n'est pas un théocrate de salon, mais un militant qui sait contenir son ardeur. C'est sous son influence que le canton de Fribourg, en 1845, adhérera au funeste Sonderbund, cela en dépit des démarches du Père Girard, animé, lui, par le souci de préserver la paix interconfessionnelle. L'audience de Girard explique probablement pourquoi le vote pro-Sonderbund du Grand Conseil a été serré. On sait en effet que cette décision cruciale n'a été prise qu'au terme de longs et turbulents débats, et à une faible majorité.

Quand, en 1847, à la chute programmée de la citadelle fribourgeoise, l'armée fédérale investira ce haut lieu du papisme et du jésuitisme, le commandant des troupes victorieuses, au nom du général Dufour, se rendra en personne au couvent des Cordeliers pour présenter ses hommages à son gardien de notoriété européenne, décoré comme on sait, depuis sept ans, de la croix de la Légion d'honneur.

Les sonderbundiens vaincus, les jésuites chassés, Girard, homme de paix, travaille à la réconciliation des ennemis de hier. Mais il met à profit l'avènement du régime radical, dont le leader est Julien Schaller, pour mettre en place, aux côtés de ce dernier, chef du Département de l'instruction publique, la toute nouvelle législation scolaire fribourgeoise, sur les bases de laquelle repose encore aujourd'hui notre système éducatif.

Sous le régime de l'énergique Julien Schaller – sorte de Georges Python radical – le Cercle littéraire et de commerce devient, selon un historien, (je cite)

*« un véritable foyer politique et de propagande électorale ».*

Or, à sa fondation en 1816, le Cercle se voulait politiquement neutre. Pour comprendre cette véritable révolution, un seul fait en dira plus que de longs discours : Julien Schaller est le président du Cercle !

Après la chute des radicaux en 1856, le Cercle cesse toute activité politique militante, mais reste lié à la mouvance libérale-radical. Depuis 1907, ses Statuts stipulent que son but est (je cite)

« de travailler à la propagation des principes démocratiques et des idées nationales suisses ».

Tel est l'esprit dans lequel, en cette année 2016, le Cercle littéraire et de commerce célèbre son bicentenaire. Mesdames, Messieurs, vous en entendrez parler prochainement.

Quant aux deux autres cercles évoqués tout à l'heure, ceux de la Grande Société et de l'Union, ils n'ont plus depuis longtemps d'objectif politique avoué. Pour parler un peu précieusement, ils sont devenus de simples lieux de convivialité, mais il est vrai des lieux appréciés.

Il conviendrait – mais le temps nous manque – d'évoquer encore d'autres cercles, à telle enseigne le **Cercle catholique**, le **Cercle chrétien-social** ou le **Cercle des travailleurs**. Ce dernier, lieu de réunion des camarades ouvriers, est d'abord proche des radicaux, puis peu à peu syndicalisé avant d'être – si vous me permettez le mot – « socialisé ». Mais, pour terminer sur une note moins austère, je voudrais évoquer un cercle depuis longtemps oublié, mais qui s'est fait remarqué à l'époque par son originalité. Il s'agit de la **Société de la Poule**.

Ce club est fondé – curieuse coïncidence – en 1841, soit la même année que le très sérieux – trop sérieux ! – Cercle de l'Union. On ignore le nom des fondateurs de la Société de la Poule. Son but est proprement distractif et sa tonalité, joyeuse et facétieuse, digne d'une société d'étudiants. C'est une amicale de bons vivants sans ambition politique apparente. La Société de la Poule a un cri de ralliement : un sonore ki-ke-ri-ki, évocateur d'un poulailler. Désignation des membres :

- le président est le « grand coq »
- le caissier est la « mère poule »
- le secrétaire est le « coq gratte-papier »
- enfin les membres sont les « poulets ».

Ce n'est pas tout. Voici le chapitre des recettes dont l'encaissement incombe évidemment à la « mère poule ». Ces recettes – je vous le donne en mille – sont perçues notamment sur les naissances au sein des familles des « poulets ». Voici le barème :

- naissance légitime d'un garçon : 50 rappes

- naissance illégitime d'un garçon : 1 franc
- naissance légitime d'une fille : 25 rappes
- naissance illégitime d'une fille : 70 rappes.

Précision : le taux de natalité étant à l'époque beaucoup plus élevé que de nos jours, les recettes encaissées par la « mère poule » auprès de ses « poulets » étaient sans doute appréciables.

A en croire ses procès-verbaux, les activités innocentes de cette fraternelle de gais patriotes se déroulent sans incident durant ses 6 premières années. Mais les voilà tout à coup brusquement interrompues sur ordre des autorités – on ne badine pas avec l'avoyer Fournier ! – au plus fort de la crise du Sonderbund. Sous la plume alerte du « coq gratte-papier », l'année 1847 a vu, je cite, « le vautour ultramontain fondre sur la Société, ravager le poulailler, disperser coqs, poules et poulets (...) ». (Par bonheur), « l'aigle fédéral a précipité le vautour dans l'abîme ».

Sur quoi, la Société de la Poule reprend son train de vie habituel. Elle semble s'éteindre en 1861, au terme d'une vingtaine d'années d'existence.

Un mot pour conclure : l'histoire des cercles fribourgeois présente de multiples facettes et relève l'histoire à la fois politique, sociale, économique et culturelle. On est loin des clubs service d'aujourd'hui, qui excluent toute dimension politique, mais qui, pour la plupart, ajoutent à leur activité un volet philanthropique et humanitaire.

Les clubs service fribourgeois prennent leur essor après la 2<sup>ème</sup> guerre mondiale, dans le sillage du rattrapage économique du canton. Néanmoins – il convient de le relever – les clubs service n'ont pas éradiqué les cercles. Ceux que nous avons évoqués retiennent l'attention par leur ancienneté. Or l'ancienneté est un critère de qualité et de profondeur. Par là, ils répondent sans doute à un besoin. L'apparition des clubs service ajoute une dimension nouvelle à la sociabilité fribourgeoise : cette dimension est celle de l'ouverture au monde, en un mot à l'universalité. Les clubs service s'insèrent dans un réseau international à vocation mondiale. Tel est le cas du Rotary Club.

Messieurs, merci de votre attention.

*Georges Andrey/Morges/23.8.2016*

